

Libretto

GEORGE MACDONALD

LA PRINCESSE
LÉGÈRE

roman

Traduit de l'anglais par
PIERRE LEYRIS

Libretto

Titre original :
The Light Princess

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-493-9

À Michael di Capua
M. S.

Comment ! pas d'enfants ?

Il était une fois – il y a si longtemps que j'ai tout à fait oublié à quelle date – un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants.

Et le roi se dit : « Toutes les reines que je connais ont des enfants, les unes trois, les autres sept, certaines pas moins d'une douzaine, et ma reine à moi n'en a pas un seul ! Je sens qu'on me fait tort. »

Il décida donc de montrer de l'humeur à sa femme. Mais elle supporta tout comme une bonne reine patiente qu'elle était. Alors le roi se fâcha tout rouge ; mais la reine fit semblant de prendre la chose à la plaisanterie, voire même de trouver cela très drôle.

– Pourquoi n'avez-vous pas au moins des filles ? continua-t-il. Je ne dis pas des fils, car ce serait sans doute trop demander.

– Croyez bien, mon cher roi, que je suis pleine de regrets, dit la reine.

– Et vous avez bien sujet de l’être, répliqua le roi. Vous n’allez pas faire vertu de ça, je suppose.

Ce n’était pas un méchant roi et, en toute autre circonstance, il aurait laissé de grand cœur la reine en user à sa guise, mais il s’agissait là d’une affaire d’État.

La reine sourit.

– Il faut être patient avec les dames, mon cher roi, dit-elle.

C’était en vérité une très charmante reine, sincèrement malheureuse de ne pas pouvoir contenter le roi sur l’heure.

Et si je voulais ?

Le roi essaya de prendre patience, mais il y réussit très mal. Il obtint donc plus qu'il n'en méritait lorsque la reine lui donna enfin une fille, la plus exquise petite princesse qui eut jamais crié.

Le jour de son baptême approcha. Le roi écrivit toutes les invitations de sa main. Naturellement il oublia quelqu'un.

Cela n'a généralement pas d'importance d'oublier quelqu'un, seulement il faut bien savoir qui on oublie. Malheureusement, le roi oublia sans le faire exprès, et le hasard tomba sur la Princesse Onsenrpentira, ce qui était fort gênant. Car la princesse était la propre sœur du roi, et il n'aurait pas dû l'oublier. Mais elle s'était montrée si désagréable avec le vieux roi, leur père, que celui-ci l'avait oubliée en faisant son testament ; aussi n'était-il pas étonnant que son frère l'eût

oubliée en écrivant ses invitations. Mais les parents pauvres ne font rien pour se rappeler à votre souvenir. Pourquoi ne font-ils rien ? Le regard du roi ne pouvait pas fouiller le grenier où habitait sa sœur, n'est-il pas vrai ?

C'était une créature pleine d'aigreur et de dépit. Les rides du dédain croisaient les rides de la malveillance sur son visage aussi ridé qu'une motte de beurre. Si jamais un roi peut être pardonnable d'oublier quelqu'un, ce roi-là était pardonnable d'oublier sa sœur, même pour un baptême. Avec cela, elle avait vraiment l'air très bizarre. Son front était à lui seul aussi grand que tout le reste de son visage, qu'il surplombait comme une falaise. Quand elle était en colère, ses petits yeux lançaient des éclairs bleus. Quand elle haïssait quelqu'un, ils avaient des lueurs jaunes et vertes. Quel était leur aspect quand elle aimait quelqu'un, je ne sais ; car je n'ai jamais entendu dire qu'elle aimât qui que ce fût en dehors d'elle-même, et je ne crois pas qu'elle y serait parvenue si elle ne s'était habituée, Dieu sait comment, à sa propre personne.

Mais ce qui faisait de cet oubli du roi une fatale imprudence, c'était... que la vieille princesse Onsenrpentira était terriblement maligne. En fait, c'était une sorcière ; et quand elle ensorcelait quelqu'un, il en avait vite assez, car elle battait toutes les méchantes fées en méchanceté et toutes les fées rusées en ruse. Elle méprisait les communes vengeances des fées et des sorcières telles qu'on les trouve dans les livres ; en conséquence, après avoir attendu et attendu en vain une invitation du palais, elle résolut d'aller au baptême sans en avoir reçu une, et de faire le malheur de toute la famille comme une princesse indignée qu'elle était.

Elle mit donc sa plus belle robe, s'en fut au palais, se vit aimablement reçue par l'heureux monarque, qui oublia complètement qu'il l'avait oubliée, et prit place dans le cortège qui se rendait à la chapelle royale. Quand tout le monde fut réuni autour des fonts baptismaux, elle parvint à se glisser tout près et à jeter quelque chose dans l'eau. Après quoi, elle garda un maintien très respectueux jusqu'à ce que le prêtre versât l'eau bénite sur le visage de l'enfant. Mais à ce moment

précis, elle tourna trois fois sur elle-même en marmonnant les mots suivants assez haut pour que ses voisins l'entendissent :

« Par mon pouvoir, aie sur l'heure
Corps léger, tête légère
Afin de briser le cœur
De ton père et de ta mère ! »

Tout le monde pensa qu'elle avait perdu la tête et qu'elle répétait quelque sottise chanson de nourrice ; mais un frisson, pourtant, parcourut l'assistance. Le bébé, au contraire, se mit à rire et à roucouler ; tandis que la nourrice tressaillait soudain en étouffant un cri, car elle se croyait frappée de paralysie : elle ne sentait plus le bébé dans ses bras. Mais elle le tint serré et ne dit rien. Le mal était fait.

Ce ne peut pas être notre enfant

Son horrible tante avait privé l'enfant de toute sa gravité. Si vous me demandez comment cela avait pu se faire, je vous répondrai : « De la façon la plus simple du monde. Elle n'avait eu qu'à priver l'enfant de sa pesanteur. Car la princesse était savante et connaissait les secrets de la loi de la pesanteur aussi bien que ses propres lacets de souliers. En même temps, étant sorcière, elle pouvait abroger ces lois physiques en un moment, ou du moins bloquer leurs rouages et rouiller leurs engrenages de telle sorte qu'elles étaient réduites à l'impuissance. Mais nous avons plus affaire ici aux conséquences de ce sortilège qu'à la façon dont il fut mis en œuvre.

Le premier inconvénient qui résulta de cette malheureuse privation de poids, fut qu'au moment où la nourrice se mit à bercer la petite enfant,

elle s'envola de ses bras. Heureusement, la résistance de l'air mit fin à son ascension à deux doigts du plafond. La bambine resta là à l'horizontale, telle qu'elle avait quitté les bras de sa nourrice, en lançant des coups de pied dans le vide et en riant prodigieusement. La nourrice, pleine de terreur, se précipita sur la sonnette et demanda au valet de pied qui se présenta aussitôt d'apporter en toute hâte les marches du perron, ce qu'il fit. Elle y monta toute tremblante et, quand elle fut en haut, elle dut encore tendre le bras tant qu'elle put pour attraper du bout des doigts la longue robe de l'enfant.

L'étrange fait, quand on l'apprit, causa un émoi considérable au palais. Le roi en fit la découverte de la même façon que la nourrice. Étonné de ne sentir aucun poids quand on lui mit la petite dans les bras, il l'éleva en l'air et elle lui échappa : elle monta lentement vers le plafond et resta là-haut à flotter comme la fois précédente et resta là-haut à flotter avec autant d'aise que de satisfaction : il n'était, pour s'en convaincre, que d'entendre le carillon de ses petits rires. Le roi la contemplait d'en bas, muet de stupeur, et tremblant de telle sorte que sa barbe frémissait comme herbe au

vent. Enfin, se tournant vers la reine également pétrifiée d'horreur, il lui dit d'une voix balbutiante et étouffée :

– Ce ne peut pas être notre enfant ! Les fées ont dû nous la changer.

Or la reine était beaucoup plus futée que le roi et elle commençait déjà à soupçonner que l'extraordinaire défaut de leur bébé ne s'était pas produit tout seul.

– Je suis parfaitement sûre que c'est notre enfant, répondit-elle, mais il aurait fallu que nous veillions mieux sur elle au baptême. Les gens qu'on n'avait pas invités n'auraient jamais dû être là.

– Oh oh ! dit le roi en se frappant le front de l'index. J'y suis. Ne voyez-vous pas ce qu'il en est, madame ? C'est la princesse Onsenrpentira qui l'a ensorcelée !

– C'est exactement ce que je veux dire, répondit la reine.

– Excusez-moi, ma très chère, je vous avais mal saisie. Jean ! Apporte les marches grâce auxquelles je monte sur mon trône.

Car c'était un petit roi doté d'un grand trône, comme beaucoup d'autres rois. Les marches du

trône furent apportées, puis juchées sur la table de la salle à manger, et Jean monta tout en haut. Mais il ne put atteindre la petite princesse, qui flottait en l'air comme un nuage où fusaient continuellement des rires de bébé.

– Tiens, Jean, prends les pincettes, dit Sa Majesté en montant sur la table pour les lui tendre.

Jean put alors atteindre la robe de l'enfant et la petite princesse fut tirée en bas à l'aide des pincettes.

Où est-elle ?

Un jour, un mois après ces premières aventures de la princesse – laps de temps pendant lequel on avait veillé sur elle avec beaucoup de soin –, l'enfant reposait dans la chambre de la reine, profondément endormie sur le lit de sa mère. On avait ouvert l'une des fenêtres, car c'était midi et il faisait si chaud que la petite, dévêtue, n'avait rien qui pesât sur elle hormis le sommeil. La reine entra et, ne voyant pas que le bébé était sur le lit, ouvrit une autre fenêtre. Un espiègle petit vent-fée, qui avait guetté une occasion de faire du grabuge, se glissa alors dans la pièce, gagna le lit où l'enfant reposait, la prit et, tout en la faisant rouler et flotter comme un duvet ou une graine de pissenlit, l'entraîna au-dehors par la fenêtre opposée pour l'emporter au loin. La reine descendit au rez-de-chaussée sans se

douter le moins du monde de la perte dont elle venait d'être cause.

Quand la nourrice revint dans la chambre, elle supposa que la reine avait pris l'enfant et, non sans craindre une réprimande, elle attendit que Sa Majesté l'appelât. Mais au bout d'un moment, n'entendant rien, elle commença à s'inquiéter et elle alla frapper à la porte du boudoir de la reine.

– Plaît-il à Votre Majesté que je prenne l'enfant ? dit-elle.

– L'enfant ? Où est-elle ? répondit la reine.

– Pardonnez-moi. Je sais que je suis fautive.

– Que voulez-vous dire ? demanda la reine d'un air solennel.

– Oh ! Votre Majesté, ne me faites pas peur ! s'écria la nourrice en se tordant les mains.

La reine, comprenant qu'il était arrivé quelque chose de grave à sa fille, tomba évanouie. La nourrice se mit à courir dans le palais en criant : « Mon bébé ! mon bébé ! »

Tout le monde se précipita dans la chambre de la reine ; mais celle-ci était hors d'état de donner des ordres. On se rendit bientôt compte, toutefois, que la princesse avait disparu et en un instant le

palais bourdonna d'activité comme une ruche. Une minute plus tard, la reine fut rappelée à elle par une grande clameur et des battements de mains.

On venait de trouver la princesse profondément endormie sous un rosier vers lequel le vent espiègle l'avait emportée, couronnant son mauvais tour en faisant pleuvoir par centaines des pétales de roses rouges sur la petite dormeuse blanche. Tirée de son sommeil par le bruit que faisaient les serviteurs et pleine d'une joyeuse excitation, elle éparpillait les pétales de roses en tous sens, de sorte qu'on eût dit une pluie d'embruns rougis par la lueur du couchant.

Après cette alerte, elle fut surveillée de beaucoup plus près ; pourtant on n'en finirait pas de relater tous les incidents bizarres qu'entraîna la légèreté de la jeune princesse. Mais il n'y eut jamais un bébé dans une maison, pour ne pas dire dans un palais, qui entretînt parmi la gent domestique une aussi constante bonne humeur. Si ce n'était pas chose facile pour ses nourrices que de la tenir ferme, du moins ne pesait-elle nullement sur leurs bras et sur leur cœur. Et c'était si amusant de jouer

à la balle avec elle ! On aurait pu, certes, la jeter par terre ou la pousser par terre si l'on avait été d'une brutalité criminelle, mais il était impossible de la *laisser* choir à terre par mégarde. Il est vrai qu'on aurait pu la laisser s'envoler dans le feu ou dans le réduit à charbon, mais aucun de ces accidents ne s'était encore produit, et l'on prenait bien soin que l'aventure de la fenêtre ne se répêât point.

Si l'on entendait des éclats de rire résonner ici ou là, dans le grand sous-sol du palais, on pouvait en deviner la cause presque à coup sûr. Que l'on descendît à la cuisine ou dans la salle commune des serviteurs, l'on y trouvait Jeanne et Thomas ainsi que Robert et Suzanne – tous ceux enfin auxquels leur service laissait pour l'heure quelque loisir – jouant à la balle avec la petite princesse. C'est elle qui était la balle et elle n'en prenait pas moins de plaisir. Elle s'élançait dans les airs, volant de l'un à l'autre avec des rires perçants, et les domestiques aimaient la balle elle-même mieux encore que le jeu. Mais il fallait la lancer avec précaution car si on l'envoyait en l'air sans bien calculer son coup, elle ne redescendait jamais d'elle-même et l'on devait aller la chercher dans les hauteurs.